

Et si le cinéma nous était conté

Hugo de Martin Scorsese

Robert Daudelin

Number 156, March–April 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66752ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daudelin, R. (2012). Review of [Et si le cinéma nous était conté / *Hugo* de Martin Scorsese]. *24 images*, (156), 65–65.

Et si le cinéma nous était conté

par Robert Daudelin

Décidément Martin Scorsese n'a pas fini de nous étonner, alors qu'on a parfois l'impression qu'il en fait trop, s'essayant à tous les genres, filmant les Rolling Stones, The Band et Bob Dylan, célébrant le cinéma italien et le cinéma américain, produisant une longue série télévisée sur les blues, se mêlant même de restauration et de sauvegarde du patrimoine cinématographique... Ce diable d'homme semble tourner à la vitesse de son célèbre débit verbal ! Et voilà qu'il se mêle de faire un film en relief et, qui plus est, de réussir là où la plupart des cinéastes ne nous proposent que des effets racoleurs...

Mais *Hugo* est d'abord et avant tout une célébration du cinéma comme machine à rêver, comme l'avait immédiatement compris et pratiqué Georges Méliès, personnage principal et raison d'être du film. Car si le héros que nous suivons dans ses aventures, c'est le petit orphelin Hugo Cabret (une convention du film pour enfants), il n'existe que par référence à Méliès, cinéaste oublié et reconverti en marchand de jouets de la gare Montparnasse. Ce Méliès, déjà décrit par Georges Franju¹ avec respect et émotion, devient ici un personnage complexe et mystérieux, pas toujours sympathique, magnifiquement interprété par le grand Ben Kingsley. Méliès, est-il besoin de le souligner, est toujours vu à travers le regard d'un enfant – celui d'Hugo pour le marchand de jouets, celui du petit René Tabard pour le cinéaste au travail dans son studio de Montreuil –, ce qui contribue beaucoup à l'aura poétique qui colore tout le film : personnages plus grands que nature, décors rêvés (la gare, le Paris nocturne, les rues enneigées), monde des horloges et de l'automate, etc. Et Scorsese aussi, pour notre plus grand plaisir, adopte cette liberté de l'enfant pour aborder son premier film en relief : pour lui, cinéaste chevronné qui n'a plus rien à prouver, le 3D est un gros jouet avec lequel il s'amuse, le démontant (comme tous les enfants font avec leurs jouets) pour mieux se l'approprier et finalement lui apporter un poids et une pertinence que peu de films ont réussi à lui donner jusqu'à ce jour.

Parlant du cinéma en relief, Caroline Champetier, chef op de premier plan, déclara :




rait² : « Dans le relief, il y a deux espaces, l'espace positif, qui vient vers vous, et l'espace négatif, qui est derrière le point de convergence et s'éloigne de vous ». Et elle ajoute : « Le 3D ce n'est pas ce qui vous vient dessus, ou vous tombe dessus quand vous regardez le film, c'est au contraire quelque chose qui doit offrir une profondeur ». C'est bien ce qu'a compris Scorsese qui pratique dans *Hugo* une mise en scène tout en profondeur, annoncée dès le plan d'ouverture par un travelling avant qui fonce à vive allure sur le quai de la gare. Ce parti pris de nous emmener vers le second plan est réaffirmé tout au long du film, notamment par les mouvements d'appareil à la verticale (dans les échelles des horloges), mais aussi dans les plans en plongée qui inscrivent littéralement les personnages au fond de l'image, tel ce plan d'Hugo et d'Isabelle dans la chambre où Méliès a caché ses dessins. À d'autres moments – Méliès qui feuillette le carnet de croquis, les dessins qui volent dans la chambre –, c'est le cinéma qui est réinventé par le cinéaste. Car, on l'aura compris, *Hugo* est le film d'un cinéophile : à travers Méliès (son studio, ses tournages, son discours) bien entendu, à travers ses citations (la locomotive de *La bête humaine* qui fonce sur l'enfant, avec Gabin et Carette qui paniquent !), ses clins d'œil (Dali et Joyce dans le premier plan du café, Scorsese en photographe), mais surtout dans son mouvement même qui nous invite à entrer dans le cinéma, à y croire, comme il faut croire aux rêves, dirait justement Méliès.

Hugo aurait pu n'être qu'un objet de luxe (ce qu'il est par ailleurs de par son budget : 130 à 140 millions), mais Scorsese a su éviter le piège en en faisant une œuvre

éminemment personnelle, touchante autant que séduisante et qui permet à un public très large de découvrir un grand créateur et d'apprendre, sans raccourci bêtifiant, plein de choses sur le cinéma des premiers temps. De ce point de vue, la qualité des films de Méliès proposés à notre émerveillement (y compris ceux refaits pour y intégrer Helen McCrory / Madame Méliès) est de premier ordre et on ne s'étonnera pas de retrouver au générique les noms de Madeleine Malthête-Méliès, petite fille du cinéaste, et de son fils Jacques Malthête qui ont tant fait pour que Méliès retrouve sa place dans l'histoire du cinéma ; comme aussi le nom de Laurent Mannoni, principal responsable de la grande exposition Méliès de la Cinémathèque française de 2008.

Et encore faudrait-il parler du montage brillant de la toujours fidèle Thelma Schoonmaker et de la partition remarquable du compositeur canadien Howard Shore, qui transforme le bruit des horloges en une musique minimaliste parfaitement adaptée à l'entreprise de Scorsese, ce perfectionniste insaisissable.

Le sociologue (et aussi cinéophile) Edgar Morin présentait Georges Méliès en ces termes : « Un prestidigitateur qui mit le cinéma dans un chapeau pour en faire sortir le cinéma ». Et Martin Scorsese d'acquiescer et de faire dire à son Méliès : « On n'oublie jamais le son d'un projecteur de cinéma » ! 

1. Dans son court métrage *Le grand Méliès* (1952).
2. Dans un entretien aux *Cahiers du cinéma* (n° 668, juillet-août 2011).

États-Unis, 2011. Ré. : Martin Scorsese. Scé. : John Logan, d'après le roman *The Invention of Hugo Cabret* de Brian Selznick. Ph. : Robert Richardson. Mont. : Thelma Schoonmaker. Mus. : Howard Shore. Int. : Ben Kingsley, Asa Butterfield, Sasha Baron Cohen, Chloë Grace Moretz, Ray Winstone, Christopher Lee. 128 minutes. Dist. : Paramount Pictures.